

OSE

Chloé Moglia

MER 3 OCT
20H30

LE MAC ORLAN



DOSSIER DE
PRESSE

LEQUARTZ
SCÈNE NATIONALE BREST

Réservations
www.lequartz.com
02 98 33 70 70

Distributions et mentions

Direction artistique et mise en scène	Chloé Moglia
Interprètes	Carla Farreny Jimenez, Viivi Roiha et Chloé Moglia
Création son	Alain Mahé
Création lumière	Eric Blossé
Régie lumière	Coralie Pacreau
Régie plateau	Philippe Marie
Régie son	Valérie Bajcsa
Costumes	Myriam Rault

Remerciement : Laurence Edelin

Production
Association Rhizome

Gestion déléguée
Le Quartz, Scène nationale de Brest

Coproductions et accueils en résidence
Plateforme 2 Pôles Cirques en Normandie, La Brèche à Cherbourg – Cirque Théâtre d'Elbeuf
Carré Magique de Lannion Trégor, Pôle national des arts du cirque en Bretagne
L'Agora Scène nationale d'Évry et de l'Essonne
Scènes du Golfe, Théâtres Arradon - Vannes

Accueil en résidence
Théâtre national de Bretagne, Rennes

Aides à la création
Ministère de la Culture et de la Communication – DGCA
SACD – Processus Cirque
ADAMI

Rhizome est conventionnée par le Ministère de la Culture et de la Communication - DRAC DE BRETAGNE. Elle bénéficie pour le développement de ses projets des soutiens de la REGION BRETAGNE, du DEPARTEMENT DU MORBIHAN et de la Fondation BNP Paribas.
Chloé Moglia est artiste associée à l'Agora - Scène nationale d'Évry et de l'Essonne, et au CCN2 – Centre Chorégraphique national de Grenoble.
Chloé Moglia est artiste complice des Scènes du Golfe.

Pour titre, trois lettres : O S E

Carla, dans sa solitude, aux prises avec un morceau du monde dont les dimensions et la complexité la dépassent, est le début du spectacle.

Il arrive que la barre soit placée trop haut. Or la nécessité d'être à la hauteur requiert des aptitudes spécifiques. Il sera demandé à Carla de savoir relever héroïquement le défi, et de vous emmener avec elle cheminer sur les cimes. Elle s'y attellera et suspendra ainsi sa jeune solitude.

Durant tout son trajet, elle devra se souvenir que les Hommes ne sont pas tourmentés par les choses ni par les gens, mais bien par les opinions qu'ils ont des choses ou des gens. Elle devra garder à l'esprit que leurs opinions sont indépendantes de sa volonté.

Ainsi libérée, elle pourra suivre son fil, observer les changements d'altitude, et apprécier les reliefs de son parcours.

Brutalement, elle ne sera plus seule.

Le face-à-face lui rappellera que le mot adversaire, étymologiquement, signifie simplement « celui qui est devant ».

Trois lettres, trois femmes

Carla se lance dans la traversée, en solitaire, d'un morceau du monde dont les dimensions et la complexité la dépassent. Après en avoir éprouvé les principes et mesuré l'étendue, elle pense enfin savoir où elle est.

Viivi, nouvelle présence féminine, vient alors bouleverser cet équilibre temporaire et nous propulser dans l'épreuve binaire du duo ou du duel. La charge de défaire le face-à-face pour réinventer une circulation revient à Kamma, troisième femme à intégrer le mouvement.

A chaque irruption, on ne sait plus rien. L'équilibre des places de chacune et la structure de l'ensemble sont à reconsidérer. Une fois les positionnements rétablis, on se rappelle qu'il faut impérativement trouver une issue.



© Jean-Christophe Bordier

Après avoir longuement éprouvé et étudié les principes d'une présence solitaire à travers différentes créations : Nimbus, Rhizikon, Opus corpus, Horizon, je fais aujourd'hui le choix de poursuivre cette voie étroite à travers une autre solitude que la mienne. Ce choix s'est naturellement orienté vers Carla Farreny Jimenez qui amorce le voyage, Viivi Roiha adversaire, alter – ego, qui bouleversera le paysage par sa présence énergique, jusqu'à ce que, désamorçant le face-à-face, Kamma Rosenbeck, la plus jeune des trois, s'introduise dans le mouvement.

Les traces et les lignes

Les champignons, voyez-vous, ne se comportent tout simplement pas comme les organismes devraient se comporter. Ils coulent, ils suintent, leurs limites sont indéfinissables ; ils emplissent l'air de leurs spores et infiltrent le sol avec leurs sinuosités, leurs fibres ne cessant de se ramifier et de s'étendre. (...) Il en va également ainsi avec les hommes.

Ils ne vivent pas à l'intérieur de leurs corps, comme les théoriciens de la société se plaisent à l'affirmer.

Leurs traces s'impriment sur le sol, via leurs empreintes, leurs sentiers et leurs pistes ; leur souffle se mêle à l'atmosphère. Ils restent en vie aussi longtemps que subsiste un échange continu de matériaux à travers des couches de peau en extension et en mutation constante.

Marcher avec les Dragons - Tim Ingold

Les traces, mémoires de passages, lignes, dessins voulus ou surgis au hasard. On peut y retrouver le fil d'un récit, d'une vie, une empreinte, le fil d'une mélodie, d'un chant ou d'une ritournelle. Des fils-traces qui forment des lettres, des mots, et créent aussi les espaces vides, propres aux rêveries d'interlignes.

Nous-mêmes sommes constitués de lignes : réseau de veines et d'artères, de lignes nerveuses, de lignes de pensées souvent fragmentées, et des lignes enchevêtrées de nos tissus.

Les lignes, comme lien d'une mémoire à un devenir.



Le féminin, jeux d'analogies silencieuses

La première femme est Carla. En tant que « première femme » on peut la relier à Eve. On découvre ensuite Viivi qui était déjà là, cachée, souterraine telle Lilith. Kamma déploiera enfin toutes les potentialités, ouvrant au multiple.

Les femmes, par quelques pans de nos traditions et mythes, sont reliées ici aux pommes, là aux serpents, et parfois même à la chute, ce qui dans le cas de Carla Farreny Jimenez, Viivi Roiha et Kamma Rosenbeck, est un comble, car elles possèdent, chacune à leur manière, les aptitudes indispensables aux cheminements sur les crêtes.

Transmission, partage et diffusion d'une démarche

La suspension est le fruit d'un long parcours mené pour une grande part en solitaire : longue croissance d'un rhizome fait d'arts martiaux, de trapèze, de lectures, d'explorations de territoires vierges...

L'année 2014 marque un tournant important : les premiers jalons d'une démarche de transmission sont posés. Une méthode particulière, qui s'affine et se précise au fil du temps, tant dans ses contenus, que dans sa mise en œuvre.

Ainsi, depuis Aléas, l'équipe de Rhizome s'élargit et, doucement, cette suspension irrigue d'autres sensibilités. Avec Ose, cette démarche continue et s'affirme davantage, diffusant ou infusant des artistes qui connaissent déjà le travail et qui témoignent d'un vif appétit de s'en nourrir.

Carla Farreny Jimenez a participé à la performance *Suspensives* (Grand Soir au Féminin du Manège de Reims) à et la création d'Aléas. Jeune trapéziste, elle s'est formée en grande partie seule n'ayant pas suivi les cursus classiques des écoles de cirque. Son appréhension de la suspension échappe en partie aux normes et usages habituels.

Viivi Roiha a participé à la création d'Aléas. Cordiste de formation, la barre n'était pas son élément. Autre manière d'échapper au formatage. Viivi, jeune finlandaise se distingue par son indépendance vis à vis des codes habituels du féminin, et son lien intime avec les sombres forêts.

Kamma Rosenbeck goûte sa première expérience au sein du Rhizome. La plus jeune des trois, vingt ans, étonne par sa maturité. Egalement par son indépendance, elle qui a fait le choix de mener une scolarité et une formation en grande partie en autodidacte.



© Jean-Christophe Bordier

Les collaborations entamées au sein du Rhizome, forment un cheminement dans le temps conditionné par une fidélité à la pratique et à la recherche particulière qui s'y adjoint.

La suspension, principal vecteur des forces en présence



© Benoît Pelletier

La suspension, de près comme de loin consiste à rester vivant, ou d'une certaine manière, à le redevenir. La pratique m'a enseigné qu'il faut pour cela savoir faire deux choses, 1 : Ne jamais lâcher. 2 : Lâcher toujours. Reste ensuite à soigner la libre circulation de l'un à l'autre, ou leur maillage simultané.

Ma ténacité dans l'espace du suspens est motivée par l'aspiration à contrebalancer la fragmentation du temps de nos vies. Il s'agit de rassembler ce qui est éparé pour retrouver un centre, fondant l'ouverture. Il m'importe de cultiver le silence d'où naît l'écoute, où s'élabore la pensée et l'imaginaire.

Retranche toute chose - Plotin
Accueille toute chose - P. Hadot

La suspension c'est se raccrocher aux branches dans un monde qui s'effondre. C'est aussi s'inscrire dans la dimension haut/bas, dans l'axe de notre verticalité, et y distinguer le lourd du léger. Savoir descendre en soi pour qu'en résulte une apesanteur relative.

Plus j'avance, plus je sens que le déploiement de la force ancre dans une physique de la matière et qu'en définitive je vise par là à extraire en creux l'inconsistance troublante de la faiblesse. Les extrêmes se rejoignent : la capacité de tenir, de durer, en suspension, mène au tremblement. Les muscles tressaillent et se révèlent fragiles au cœur même de leur pouvoir. Je cherche l'équilibre sur cette fine crête qui unit et sépare puissance et impuissance. Pourquoi ? Sensation provisoire et infinie que le vivant y a trouvé son axe.

Certitude vécue que la faiblesse, l'infime, l'impuissance, la défaillance sont les lieux d'un silence qui correspond à une dimension non négligeable de l'expérience humaine, dans tout ce qu'elle a de mystérieux, d'indicible et de transcendant.

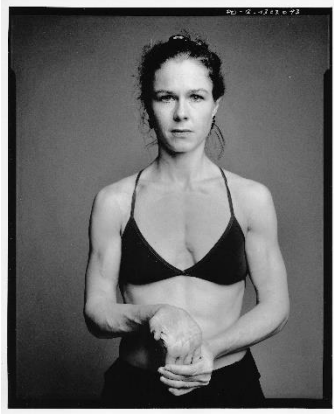
C'est là que se fonde le mariage des contraires : relier le haut et le bas, le pouvoir et l'impuissance, la force et la faiblesse, l'action et le repos, le trivial et le tragique, l'exigence et la bienveillance.

L'intensité est générée par la contrainte : Un espace condensé dans la trajectoire d'un trait d'acier, la hauteur qui exige une attention sans faille. Et au centre de cette attention, une irréductible douceur fonde la temporalité du suspens.

Qu'est-ce que l'on suspend avec soi ? Principalement le temps. Ceci pour mieux voir, mieux entendre et mieux sentir.

Dilater l'espace-temps, trouver les brèches ouvrant sur l'infime, le versant pauvre de l'infini.

Chloé Moglia



© Didier Olivre

« Je (pro)pose des situations propices à l'observation du vivant. Je m'attarde particulièrement sur les courbes de densité et d'évanescence, de poids et de légèreté, en lien avec un espace temps dilaté. J'essaye de placer un cadre d'observation et d'attention pour percevoir les plus infimes détails. La pratique de la suspension, qui souligne/dessine le paradoxe de la force et de la fragilité est un moyen efficace d'accroître l'intensité du vivant dans l'ici et maintenant. Je l'utilise comme générateur de sens et de densité. »

Née en 1978, Chloé Moglia grandit dans le milieu de la céramique, nourrie par les interactions de la terre, de l'eau et du feu. Elle se forme au trapèze à l'ENACR puis au CNAC, puis entreprend une formation d'art martial. Avec Mélissa Von Vépy elle fonde la Cie Moglice - Von Verx, conventionnée en Languedoc Roussillon. Ensemble, elles travaillent plusieurs années sur le sens et l'imaginaire véhiculé par les disciplines aériennes et créent plusieurs spectacles : Un certain endroit du ventre (2001), Temps Troubles (2003), I look up, I look down... (2005). Elles obtiennent le Prix SACD des arts du cirque en 2007.

En 2009 elle implante sa nouvelle structure, l'association Rhizome, en Bretagne, et reçoit les soutiens de la DRAC et de la Région Bretagne, des départements du Finistère puis du Morbihan et celui de la Fondation BNP Paribas.

Depuis quelques années Chloé Moglia intègre sa pratique des arts martiaux dans son cheminement artistique et inscrit son face à face avec le vide dans une perspective d'expérimentation. Cette confrontation génère du sens, et offre des questions silencieuses qui forment le socle de ses spectacles et performances.

Elle crée en solo : Nimbus (2007), Rhizikon (2009), Opus corpus (2012) Horizon (2013) et en duo avec Olivia Rosenthal Le Vertige (2012) ainsi que plusieurs performances.

En 2013 elle lance avec une équipe artistique élargie (sextet) un nouveau processus de création intitulé Aléas, dont les premières ont lieu successivement en 2014 et 2015, à Reims, à Rennes et à Marseille.

En 2014, elle met en scène les 19 étudiants de l'ENACR, dans un spectacle intitulé Infinitudes, et crée une performance en trio, Absences pour la Nuit Blanche-Paris.

En 2016, elle met en scène la création Ose, avec trois jeunes interprètes.

Elle a récemment travaillé à la création de La Spire, spectacle pour l'espace public, qui a vu le jour en septembre 2017.

Dans le champ chorégraphique, Chloé Moglia a travaillé avec la Cie Fattoumi Lamoureux et a participé au travail de Kitsou Dubois sur le mouvement en apesanteur (2000 > 2009). Elle a collaboré avec Stéphanie Aubin, chorégraphe pour les Etonnistes #2 et #3 (2012 > 2014). Elle collabore actuellement à la création d'un spectacle avec la compagnie INOUÏE – Thierry Balasse (2018).



© Jean-Christophe Bordier

Catalane de Barcelone, Carla Farreny Jimenez commence sa formation circassienne à seize ans à l'école de cirque Rogelio Rivel dans les disciplines de trapèze fixe et d'équilibres sur les mains. Parallèlement, elle suit une formation de danse classique et contemporaine à l'école de danse Area à Barcelone. Lors de sa formation à l'école de cirque Rogelio Rivel elle choisit le trapèze fixe comme discipline principale. Elle suit ensuite un an de formation artistique à l'École de cirque de Bordeaux.

La même année elle rencontre Chloé Moglia lors du Grand Soir au Féminin, programmé au Manège de Reims en février 2014, et intègre, à suivre, l'équipe des « Suspensives » dans la nouvelle création de Chloé Moglia, Aléas.



© Jean-Christophe Bordier

Née en Finlande, Viivi Roiha, s'est formée au Cnac spécialité corde lisse (23ème promotion - This is the end mise en piste de David Bobee).

En France elle a travaillé avec Árpád Schilling dans la pièce Noéplanète, avec Le GdRA dans la pièce Sujet et avec le collectif Mad/Galapiat : spectacle Mad in Finland. Elle travaille avec Chloé Moglia depuis 2015 pour la création d'Aléas.

Dans les pays nordiques elle travaille avec Circo Aereo (Finlande) depuis 2012 et a participé aux pièces Ro-pu, Pienempiä paloja et Mumbai Express. Elle travaille avec Cirkus Xanti (Norvège) et joue Amber un spectacle solo pour les enfants, présenté en Finlande et dans les pays francophones. Elle est auteur du projet Metsä (the forest project) dont les premières ont eu lieu en juin 2016.



© Jean-Christophe Bordier

Kamma Rosenbeck est née dans une tempête de neige à Copenhague d'une mère mexicaine et d'un père danois. Elle commence à faire du trapèze entre deux camions de cirque à l'âge de cinq ans. Elle grandit au château de Monthelon, où elle profite du passage d'artistes internationaux pour se former. Elle se spécialise assez rapidement en trapèze fixe, participe à la création collective Flying Fish Circus en 2009 et passe par l'école nationale de cirque de Châtellerault en 2011-2012. Elle participe à plusieurs créations de cirque : Nébuleuse Cie Lunatic, Flux tendu Cie l'Eolienne et reprise du spectacle solo Hêtre de Fanny Soriano.

Rhizome

Rhizome vient du grec rhizôma: ce qui est enraciné. En botanique, il désigne la tige souterraine des plantes vivaces qui porte des racines adventives et des tiges feuillées aériennes. Rhizome d'Iris.
Petit Robert

Le Rhizome est par la suite devenu un concept clé de la philosophie de Deleuze et Guattari : Il (le rhizome) n'est pas fait d'unités mais plutôt de dimensions ou de directions mouvantes. Il n'a pas de commencement ni de fin, mais toujours un milieu par lequel il pousse et déborde.
Deleuze Guattari - Mille Plateaux

Depuis 2009, l'association Rhizome porte les projets artistiques de Chloé Moglia. Son activité a démarré au 1er janvier 2011. Elle déploie son activité sur l'ensemble du territoire régional, national et dans une moindre mesure à l'étranger.

La suspension et les arts martiaux sont les matières-racines qui fondent l'approche artistique de Chloé Moglia. Leur croisement donne lieu à des spectacles et des performances reliant les sphères du penser et du sentir. Le partage de ces « rêveries - réflexives » avec le public, les habitants ou la communauté, est crucial et relance en permanence la question du sens de notre activité artistique autant qu'elle interroge sa résonance avec le contexte social et politique dans lequel elle s'inscrit.

• Plusieurs créations ont été produites :

Les solos Rhizikon (2009), Opus corpus (2012) et Horizon (2013), le duo Le Vertige (2012 - Sujet à Vif Avignon SACD), le sextet Aléas (2014-2015), le trio Ose (novembre 2016) et le spectacle La Spire (septembre 2017)

• Plusieurs performances ont eu lieu :

Le duo Peinture et Suspension (2013), La Traversée (2013) création immersive avec la participation de 17 habitants de Montbéliard, Suspensives (2014) avec douze performeuses, Absences (Nuit Blanche 2014) avec trois performeuses.

• La tournée du spectacle Rhizikon est en mesure de continuer après une reprise de rôle par deux nouvelles interprètes, Mathilde Arsenault Van Volsem et Fanny Austry.

• Chloé Moglia a également mis en scène le spectacle Infinitudes avec les 19 élèves de l'Ecole nationale des arts du cirque de Rosny (2014).

Un travail qui s'accompagne de la reconnaissance de nombreux partenaires :

- Ministère de la Culture et de la communication : conventionnement / DRAC Bretagne, soutiens aux projets de création / DGCA.
- Région Bretagne, Départements du Finistère puis du Morbihan, Fondation Bnp Paribas : soutiens à l'activité globale :
- Coproductions de nombreuses structures culturelles représentatives de l'ensemble du maillage culturel national.
- ADAMI, SACD : soutiens aux projets de création.

Interview réalisée par La Brèche pour son Journal #8 – mars à juillet 2016

Votre spectacle commence avec Carla Farreny Jimenez seule en scène. Mais elle ne le reste pas longtemps. Elles seront bientôt deux, puis trois. C'en est fini de la solitude ?

Chloé Moglia : Dans mon parcours, j'ai travaillé pendant plusieurs années en duo, pour poursuivre ensuite seule, comme s'il fallait que je creuse cette solitude pour en dégager des lignes de force. Aujourd'hui les valeurs de transmission et de partage me sortent de cette solitude pour la transmettre à d'autres. Carla est seule au début mais quand elle est rejointe par Viivi et Kamma, le fait d'être trois n'anéantit pas leur isolement. C'est être seul(e)s ensemble. On se sent être seul sujet du monde physique qu'est notre corps, qui est pourtant un monde pluriel, habité de myriades de bactéries et êtres divers. Mais on dit « je ». Et dès qu'on est en lien avec d'autres, cela modifie notre monde. Le « je » n'est plus le même. L'exploration passe ici par des suspensions de plusieurs « je ».

Vous indiquez en effet que la suspension est ici « le principal vecteur des forces en présence ». Et qu'elle ouvre « des fenêtres qui permettent de regarder le monde. » Dites-nous en quoi.

CM : Se suspendre, c'est saisir un cylindre en acier par la paume d'une main, ou deux. Mais si on lâche ce cylindre, on tombe. La suspension est donc une question de survie. Or on s'aperçoit que si on ne le lâche jamais, on ne tient pas longtemps non plus... Survivre en suspension, c'est le point commun de ces trois femmes, c'est ce qui les relie et leur permet d'explorer divers degrés d'intensité de leur vie. Elles condensent ce sursis dans la poigne d'une main... La vie se tient là, dans cet effet de loupe, dans cette fenêtre qu'un focus d'attention permet d'approcher. Les théâtres et les salles de spectacle sont des lieux pour essayer de mieux voir. Fixer quelqu'un dehors, dans la rue, peut s'apparenter à une agression ; dans un théâtre, cela demeure licite.

Et vous « regardez » aussi d'où viennent ces trois femmes catalane, finlandaise, et américano-mexicano-danoise. Qu'est-ce qu'elles vous apportent et que leur transmettez-vous ?

MG : Elles ramènent toutes un ailleurs ; elles ont toutes parcouru des segments de lignes du monde. Nous avons cherché des musiques et des chants qui rappellent à chacune ces lignes et sont des morceaux de leurs mémoires. Même si elles sont jeunes, ce cheminement est bien présent. C'est un fil qui s'est déroulé et dont on ne voit qu'un bout. Je suis sensible à la question de la jeunesse, aujourd'hui, dans ce monde complexe, où la notion de survie prend des résonances particulières. Je crois à l'importance de la transmission : j'ai reçu, j'ai transformé et je partage. Mais il n'y a pas qu'un fil, c'est un tissage, un peu comme le tissu de la peau, peut-être comme le tissu de l'âme, fait de différents cheminements, de récits, de chants, de lignes du temps et de lignes de fuite.

D'abord se dévisser la tête pour apercevoir, au fond de la salle, la silhouette de Chloé Moglia, en surplomb des gradins, accrochée à la barre serpentine. Noter les cheveux échappés du chignon et les grains de magnésie brillant dans la lumière. Regarder longuement l'artiste se hisser, se contorsionner, mettre un pied devant l'autre dans le vide, se suspendre par les mains, par le genou, par l'aisselle, par le bassin. Entendre son souffle dans le silence époustoufflant. Voir les secondes s'écouler sur le plateau et se demander quand elle atteindra le fond de la scène. Se dire qu'on resterait des heures avec sa présence physique obsédante. S'étonner que ça finisse. S'étonner encore plus de la suite, Chloé Moglia revenue sur terre, pieds dans des escarpins rouges, lançant une forme de conférence mi-sérieuse mi-drôle sur l'attraction des corps, la gravité terrestre, le temps qui passe, le rôle majeur des bactéries. Se faire cueillir encore par la troisième partie du spectacle, Chloé Moglia rejointe par cinq autres filles, acrobates de la lenteur comme elle, partenaires de jeu, de conversation. « C'est l'utilité de tout ça qui me questionne », lance l'une. Avoir envie de répondre : le bonheur absolu du spectateur.

ALEAS / 23 mars 2015 La Voix du Nord Catherine Painsset

Si Chloé Moglia escamote l'agrès, elle renforce une fois encore dans cette pièce pour six acrobates la condition sine qua non du trapèze. Soit, l'obsession de la suspension, la passion du vide, le besoin de le regarder dans les yeux et d'en jouir en domptant le vertige. La contempler, comme accrochée au plafond du théâtre, dans ses variations millimétrées de postures, exacerbe les sensations du poids du corps, de la tension des muscles, de la résistance déployée avec volupté ... Pour Aléas, elle a converti cinq interprètes féminines rebaptisées « les suspensives » à son penchant, donnant à Aléas une ligne visuelle limpide. Elle les accroche les unes à côté des autres sur une immense perche située à quelques mètres au-dessus du sol comme on met du linge à sécher ou inscrit des notes de musique sur une partition. Et c'est très beau, très doux, cette portée de jeunes femmes qui l'air de rien discutent en se balançant à bout de bras.

ALEAS / 12 mars 2015 Le Monde Rosita Boisseau

... l'artiste et athlète française se meut tel un gracieux paresseux le long de son agrès et alterne sa progression avec des temps de retenue, des intervalles de vide où seul son souffle rythme jusqu'aux battements de notre cœur, soudés que nous sommes à ses sensations, suspendus dans le vide avec elle. Quand elle pose enfin les pieds dans ses escarpins rouges, c'est pour discourir, avec beaucoup d'érudition et d'humour, sur des questions qui fondent son art... Dans ses propositions, elle laisse percevoir sa conscience des liens qui relient la pratique physique à l'intelligence pour d'autant mieux les remettre en question et faire transparaître la grande part d'influence du culturel sur ce qui nous semble pourtant naturel.

ALEAS / 14 février 2015 L'Echo (B) Mélanie Noiret

Suspendue par les mains ou les pieds, elle a très lentement parcouru la distance, et il y avait quelque chose de réellement émouvant à entendre son souffle, à l'aplomb d'une forêt de têtes dressées vers cette performance insolite, garantie sans artifice... Chloé Moglia finit par redescendre sur terre, pour s'adresser au public. Sa causerie cocasse épouse les contours philosophico-scientifiques d'une observation de l'existence fondée sur « toutes ces petites choses qui l'émerveillent »... Férue d'arts martiaux, elle assure vouloir se « désintéresser de la surenchère technique », pour défendre l'idée d'une « pratique physique favorisant la sensibilité et l'intelligence ». Bouche bée, on la regarde. Et l'écoute.

ALEAS / 10 février 2015 Libération Gilles Renault

Eloge de la lenteur, introspection réflexive autour du temps qui reste pendant que nous le traversons, démonstration souriante de l'attraction des masses l'une envers l'autre, le nouveau spectacle de Chloé Moglia est tout cela, et bien plus encore. Trapéziste hyperdouée formée au très réputé Cnac, puis aux arts martiaux arts énergétiques, l'artiste, par ailleurs férue de lectures scientifiques, aime la décomposition du mouvement, haussant dès lors de quelques degrés la difficulté de sa discipline. Certes moins virevoltante que l'envol coutumier, son approche, très contemplative, gagne en profondeur et en inspiration. Le tout saupoudré d'intelligence et d'humour pour un spectacle touchant et innovant ...

ALEAS / 10 février 2015 La Libre Belgique Laurence Bertels

D'un tout ordre mais aussi très réussi, Aléas de Chloé Moglia se joue avec beaucoup d'élégance des lois de la pesanteur. A commencer par cette acrobate qui évolue au-dessus du public sur une rampe avec des figures légères pleines de grâce comme si elle flottait en apesanteur. Une fois au sol, elle explique sans le moindre essoufflement quelques notions de physique avant d'être rejointe par des partenaires qui éclairent et mettent en pratique ses propos. Du grand art, précis, subtil, intelligent et géré, là encore, avec beaucoup de finesse.

ALEAS / 12 novembre 2014 Les Inrock

Entretien avec Jean-Louis Perrier Parution Mouvement mars / avril 2014

... Comment définir votre pratique de la suspension ?

C'est un moyen d'exploration, un endroit privilégié d'observation au-dessus du sol, dans ce moment de tension entre l'impression qu'on va tomber et l'assurance contraire. Quand on est suspendu par un bras à 8 m de haut, la conscience se déploie dans l'attention nécessaire, très basique, de se maintenir en vie. Il faut être juste là, présent. Ça existe ça, et on peut prendre cette exigence sous forme d'une bagarre et en même temps l'accueillir de manière assez joyeuse. Ça me ramène vraiment à pourquoi je suis là, à ces questions de poids, de gravité, de masse, de rapport à la terre et au ciel. Je suis en train de me replonger dans le travail de Galilée sur la chute des corps pour comprendre en quoi tous les corps, lourds ou légers, tombent à la même vitesse et aussi à cette histoire du boson de Higgs, sur l'absence de masse de nos particules élémentaires. Je ne travaille plus pareil en sachant ça. La suspension me permet de ressentir ces questions, elles ne sont plus seulement intellectuelles.

L'attention à chaque détail des mouvements doit être extrême, sans possibilité de s'échapper ?

Je ne vois pas ça comme une échappatoire, mais au contraire comme une autre ligne de lecture. Dans chaque mouvement, je ne suis pas en train de réfléchir à l'extérieur de ce qui est en cours, mais, au sein du mouvement même, j'éprouve la masse, et, en éprouvant la masse je sais qu'elle n'est pas une propriété intrinsèque, qu'elle ne m'appartient pas, mais quelle est l'effet d'une interaction avec le champ de Higgs de l'environnement. Ma suspension me permet en quelque sorte de relire le livre.

La lenteur de vos mouvements, dont le spectateur peut pressentir la suite sans en être absolument certain, n'est elle pas une manière de laisser en même temps la pensée se dérouler ?

Effectivement la lenteur n'est pas un geste, elle est le rythme dont j'ai besoin pour poser des points de conscience sur ces données dont nous parlons. Je cherche le temps exact pour sentir l'ensemble, avec, c'est vrai, cette dimension d'incertitude dont vous parlez. Si j'imprime un élan, je sais où ça va arriver, si je le gomme et chemine, d'un coup, les données, qu'elles soient endogènes ou exogènes - un coup de vent qui pousse par-là - sont rendues à la disponibilité, à la surprise d'un chemin inédit. J'ai le goût d'être dans cette porosité avec l'environnement.

N'y a-t-il pas une jouissance intérieure, dans ce contrôle de votre force, dans votre maîtrise ?

C'est d'autant plus jouissif que les arts martiaux m'ont permis de sortir d'un rapport bagarreur qui avait forgé une carapace. La force contraint à un moment de fermer tout, de serrer les dents dans la douleur. J'ai découvert dans les arts martiaux le moyen de travailler en puissance tout en restant ouverte au sensible.

Ils permettent un tenu puissant dans une attention extrêmement ouverte. Du coup, la sensualité se déploie sur l'ensemble de la peau sur le regard, sur l'ouïe, sur l'interne et c'est effectivement très jouissif. Cela peut conduire à plus de lenteur encore. Quand on ressent cela on a envie de s'attarder, de ne pas rater une seconde de ce qui est en train d'avoir lieu. Je peux m'observer comme un endroit du vivant, comme par le regard des autres, une spectatrice de mes sensations.

Prenez-vous en compte la dimension graphique de votre corps dans l'espace, ou est-ce simplement le résultat d'un travail intérieur ?

Je n'ai pas d'intention chorégraphique et je me garde bien d'en avoir. Je n'ai pas de volonté esthétique. Je cherche la justesse du senti à travers ces lois qui nous englobent tous, lois de la gravité, lois quantiques. J'essaie de me rendre perméable à ça. Dans Opus corpus, je me propose juste de monter là-haut, le plus consciemment possible, en prenant le temps d'observer les phénomènes qui se produisent sur le parcours. Je donne une direction, comme un clown qui entre sur un plateau et ne fera jamais ce qu'il a prévu. Ce qui va avoir lieu malgré moi m'intéresse plus que ce que j'ai prévu de faire. Ce que j'ai prévu de faire est un prétexte pour pouvoir observer ce qui va se dérouler. Les champs d'observation sont très larges. Où l'esprit va-t-il se poser au cours de l'ascension ? J'ai des cheminements, des codes auxquels me rattraper à la limite, mais chaque soir sera différent.

Comment posez-vous la féminité ?

Ma pratique nécessite énormément de puissance, un attribut répertorié masculin, alors que la féminité manifesterait moins de puissance et plus de sensibilité. Elle serait de l'ordre de la réception plus que de l'action, une figure, comme ça, légère. Au début, je m'étais posé la question : est-ce qu'en développant ce travail de suspension au trapèze je me masculinise ? Puis je me suis demandé s'il n'y avait pas une puissance du féminin à trouver. Une puissance propre au féminin qui ferait place à une réceptivité intérieure. La lenteur m'aide à développer une très grande puissance sur un point tout en rendant disponible ce qui n'est pas mis en jeu par cette force. Une écoute, une forme de réceptivité féminine.

Dans vos gestes, il y a une dimension d'accouchement, manifestation, s'il en est, de puissance féminine.

C'est fondamentalement féminin un sujet d'étonnement supplémentaire devant l'idée qu'on puisse penser que le féminin est l'endroit de peu de puissance. Avec le féminin et le masculin on se retrouve trop souvent contraints de jouer avec des codes très intégrés dont on n'arrive à se défaire que partiellement.

Votre apparition en scène ne pose-t-elle pas la question de l'éros ?

Les Grecs posaient l'éros comme une puissance créative, celle qui permet de laisser éclore du nouveau, une mise en lien de différentes puissances qui peuvent créer du neuf. Cela se pose à travers une forme de sensibilité qui va côtoyer la sensualité mais là encore, hors volonté : je n'ai pas de volonté d'érotisation du corps.

Est-ce que vous avez ressenti vos spectacles comme contagieux auprès des spectateurs, dans l'éveil chez eux de sensations directes à ce que vous faites sur scène ?

C'est avec Opus corpus que j'ai senti ça le plus vivement, la tension corporelle et les moments de relâchement, les apnées directes, les suspensions respiratoires où j'entends l'entourage. Je refuse d'apparaître dans l'abus de mon métier, en rien circassienne en paillettes. Mais au contraire comme celle qui retrouve un ordre commun et aide les gens à venir à l'intérieur de ce commun-là, hors de l'ordinaire, extraordinaire.

Vous parlez souvent de la soustraction, notamment face à l'exploit. Continuez-vous de soustraire régulièrement ?

J'opère en effet une réduction, presque au sens culinaire, pour trouver l'essentiel. Tant de paramètres entrent en jeu dans l'espace du plateau. Ils sont brouillés par tant d'affects, d'idées, de corps que j'ai besoin de ranger, de faire le tri pour comprendre avec quoi je joue. Et pour ça il faut éplucher et clarifier.

**« Ose » à L'Onde, Interview de Chloé Moglia publié sur le site dansercanalhistorique.fr
Propos recueillis par Thomas Hahn**

Chloé Moglia présente, du 21 au 23 mars 2017, à L'onde de Vélizy, sa dernière création. Ose est une pièce pour trois femmes en suspension.

Danser Canal Historique : Vous présentez votre dernière pièce, un trio féminin en suspension intitulé Ose. Est-ce à dire que vous allez vers des terrains inconnus ?

En effet ! C'est ma première pièce où je reste complètement à l'extérieur. Une fois le spectacle commencé, je ne peux plus intervenir ! Les trois interprètes que j'appelle les suspensives parce que je n'aime pas le terme de trapézistes qui donne une mauvaise idée de notre travail, sont trois femmes suspendues au-dessus du vide. J'avais déjà travaillé pour ma pièce Aléa avec Carla Farreny Jimenez et Viivi Roiha, une cordiste finlandaise. Par contre, c'est ma première collaboration avec Kamma Rosenbeck, une Mexicano-Américano-Danoise, une enfant de la balle nouvelle génération. La relation entre les trois était un axe majeur dans ce travail, ce qui est nouveau pour moi qui ai beaucoup travaillé en solo. Nous avons travaillé sur la personnalité de chacune, avec Carla qui porte la Catalogne et le sud, mais avec une grande tranquillité, alors que Viivi a une présence de feu. Kamma est un assemblage de plusieurs univers.

DCH : La suspension permet donc, malgré l'effort physique qu'elle demande, de révéler les personnalités des interprètes ?

Je suis attachée à ce qu'on les découvre telles qu'elles sont au lieu de voir des circassiennes qui ne se définissent que par leur prouesses. Je veux qu'on les voie comme des personnes proches de ce nous sommes sans que le métier mette de la distance entre elles et les spectateurs. On le perçoit d'abord hors de la suspension. Celle-ci arrive finalement comme un cadeau en plus. J'aime faire d'abord descendre les attentes de grand salto etc. pour aller vers des choses plus subtiles. Ca ne veut pas dire qu'on ne met pas aussi du spectaculaire, du joyeux, du généreux, mais nous le faisons à notre manière. Il ne faut pas que le spectaculaire recouvre l'infime, le subtil, le sensible ainsi qu'une touche d'espièglerie douce et d'humour.

DCH : Quel est votre processus d'écriture ? Sur quoi avez-vous travaillé dans Ose ?

Je travaille de plus en plus sur des lignes, le trait, le fil et les traces qui défilent dans l'espace et au sol. Il y a un plan incliné au sol qui porte des traces de craie. Je ne travaille pas à partir d'un thème qui serait à illustrer par la suspension. Je reste attachée à creuser ce qui se raconte à partir de la suspension au-dessus de vide, et ce de différentes manières pour toucher différents points. Dans Ose, nous avons trois femmes suspendues au-dessus du vide, ce qui produit certains clins d'œil à la chute originelle, dont la responsabilité est attribuée à la femme. Nous avons eu beaucoup de discussions sur le thème et nous sommes plongées dans la littérature sur ce sujet. D'où le titre de la pièce, par ailleurs. Il faut oser, en tant que femme, avec cette histoire du serpent qu'on nous colle sur le dos. Mais nous ne voulons pas appuyer le sujet outre mesure.